

Se planter

(Extraits d'une monographie publiée et analysée selon une approche clinique d'orientation psychanalytique, in N. De Smet, *Au front des classes*, éditions Talus d'approche, Soignies (Belgique), 2005, p. 122-130).

« Le savoir, un trou avec quelque chose autour ». Cette expression pourrait faire sourire ou grimacer. Si c'est ça être enseignant... Quand même ! Et pourtant... À me plonger dans le fait de considérer chaque élève un par un dans ces groupes d'élèves confrontés aux apprentissages, je repense à Karima et à nos circuits et méandres. Moins bruyants et plus complexes que le circuit de Francorchamps.

Karima, la peste de l'école, étiquetée délinquante puisqu'elle « n'a vu que ça » avec « ses-trois-frères-en-prison et ses-parents-démissionnaires-qu'on-ne-voit-jamais ». Karima faisait du racket chez les autres, volait les dix heures dans les couloirs des petits de maternelles, mettait le feu à une poubelle, vidait l'extincteur, sabotait les cours, jetait des cartouches d'encre sur la jupe d'un prof et du Tipp-Ex au plafond. Elle était assez bonne en français, quand elle s'en occupait, mais seulement pour avoir fini la première et se moquer des autres traînardes. Elle sabotait même le Conseil. Je la bordais comme je pouvais en tentant de l'arrimer à ceci, à cela pour qu'elle puisse rester dans le groupe mais elle tentait de passer par-dessus bord, de détourner les arrimages.

Un jour, ce fut le jour du « *moi aussi* ». Elle regardait jalousement celles qui prenant des responsabilités, officiellement au Conseil, avaient du coup des privilèges et des bouts de pouvoir et pouvaient en parler, ce qui leur donnait une grande place à ses yeux. Impossible de les saboter toutes. Le Conseil les tenait. Elle mit un point à l'ordre du jour : « *Moi aussi* ». Mystère éclairci de ces mots lorsqu'elle dit qu'elle voulait une responsabilité aussi. Provocatrice, elle dit : « *Y a que des trucs d'école dans cette classe, moi je veux une plante* ». Les autres rigolent. J'arrête tout pour prendre sa demande très au sérieux :

- *Comment tu pourrais faire ?*

- *Ah, je peux ? Ben j'amène une plante.*

Personne ne s'oppose. La secrétaire inscrit sur la liste des responsabilités affichées dans la classe : Karima, responsable plante. Le lendemain, la plante est là avant tout le monde. Karima avait comme entraîné l'éducateur sensé surveiller la cour en lui disant : « *Venez m'ouvrir la classe... Si, si, je dois absolument aller porter cette plante (à 7 h 30 du matin !) d'ailleurs, venez voir c'est écrit : Karima, responsable plante* ».

Cette responsabilité est bien plus multiple qu'il n'y paraît : trouver une place pour la plante, trouver un récipient pour l'eau, pouvoir aller chercher l'eau hors de la classe, arroser la plante, enlever ce qui est mort et le jeter, attendre les boutons pour en parler au Conseil, voir ce qu'on fait de la plante pendant les congés... Pour les congés courts contacter la femme d'ouvrage qui arroserait ; pour les longs, la prendre chez soi, la soigner chez soi, la rapporter. Et puis, chaque semaine, rendre compte au Conseil et recevoir les avis des autres genre « *C'est chouette, tu la soignes bien mais on n'entend plus parler que de cette plante ici... Y a pas qu'elle hein* », dit avec un sourire par une compagne. Entre Karima et les autres (souvent brimées par elle), et moi naissait autour de cette plante une complicité souriante et tendre ; étonnant, avec cette fille si dure qui en plus, très maligne, me disait : « *Et surtout ne venez pas me barber en disant que j'ai changé !* » – « *Et elle fait moins chier son monde ? Et elle travaille mieux ?* » me demande une collègue à qui j'avais signalé que cette plante, sa place, son arrosage appartenaient à Karima. Ben non, pas vraiment... Variable. Je ne cherchais

d'ailleurs pas d'emblée des progrès au travail. J'ai simplement voulu dire oui à cette plante et par là à Karima, pressentant qu'il se jouait là quelque chose d'important.

Dans son désert de « *non* », une petite plante me rappelait qu'il y avait un sujet au travail (pas spécialement scolaire). J'espérais aussi que Karima trouve du désir pour d'autres choses encore et par ailleurs, je continuais à inventer. Un jour, je prépare un atelier d'écriture intitulé « J'entre dans un livre ». Pour que chacun, moi y compris, puisse dire et écrire quelque chose de ses représentations, images, souvenirs, appréhensions, élans vis-à-vis des livres avant même d'en lire, j'ai rassemblé avec une collègue, une série de dessins de livres personnifiés ou placés dans des contextes inattendus. Bonheur, je trouve un livre en forme d'arrosoir. Le jour dit, j'étale tous les dessins sur les tables et les élèves choisissent le dessin avec lequel elles vont dire, écrire. Karima, l'air distrait choisit le livre arrosoir et me demande si elle peut aller s'installer seule dans un coin de la classe. Je ne l'entends pas (pour la première fois après cinq mois). Je passe à côté d'elle et glisse un œil. Elle avait écrit un long texte sur les livres qui arrosent les têtes. Ce texte a été lu à la classe comme tous les autres et applaudi puis choisi pour être mis dans la brochure collective. À cette occasion-là, Karima demande : « *Est-ce qu'on va regarder l'orthographe ? Parce que ceux qui vont lire ça, y doivent pas me prendre pour une débile* ». En arrosant sa plante en fin de journée, pendant que je rangeais des restes de travail, volontairement seule pour être présente discrète auprès de l'arrosage, voilà que j'entends Karima me parler, elle qui criait souvent « *faut jamais parler à un prof, sinon y se croit grand sur toi* ». Elle me dit qu'elle adore lire, qu'elle lit beaucoup mais qu'il ne fallait pas le dire. Je lui ai demandé si elle l'avait dit à sa plante. Réponse : « *Mais maintenant c'est notre plante, madame. C'est pour la classe* ». Quinze jours plus tard, elle demande des livres à la responsable bibliothèque.